

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 123 (1978)
Heft: 9

Artikel: 1940 : l'artillerie d'ouvrage en première ligne
Autor: Perrin, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344172>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

1940 : L'artillerie d'ouvrage en première ligne

par le colonel André Perrin (Paris)

Commandant le Bloc de 135 d'Anzeling (Lorraine) de 1936 à 1940

Note préliminaire :

Les exemples touchant le combat de fortresse sont relativement peu nombreux, souvent incomplets ou difficiles à exploiter.

C'est la raison pour laquelle nous avons pensé intéresser les lecteurs de la *RMS* par un nouveau document sur l'artillerie d'ouvrage (cf. aussi *RMS* N° 00) dû à la plume d'un officier français, artilleur de fortresse à la tête d'un bloc de combat en 1940. Une fois de plus, la réalité est très différente de ce que nous pensions savoir. Et cette réalité est encore pleine d'enseignements pour nous, aujourd'hui.

Nous remercions la Fédération nationale française de l'artillerie et son président, le général Dubost, qui veulent bien nous autoriser à reproduire cet article.

Major J.-J. RAPIN

Président de l'Association St-Maurice
pour la recherche de documents
sur la fortresse

Pour la commodité de la lecture, j'ai sous-titré le travail du colonel Perrin. Les légendes des figures sont l'œuvre du major Rapin.

L'artillerie d'ouvrage

Les gros ouvrages de la Ligne Maginot, dernier maillon de l'histoire des forts français, avaient pratiquement résolu ce problème en faisant de leur artillerie la meilleure du monde! En portant à la perfection les solutions aux problèmes classiques de l'artillerie, grâce à l'invulnérabilité du personnel et des matériels pour l'époque.

Malheureusement, nos crédits ne permirent de réaliser que 50% à peine des plans de la Commission d'organisation des régions fortifiées

LA LIGNE MAGINOT

(CORF)... héritière spirituelle de Vauban. Et cette artillerie de fortresse, sans laquelle la Ligne Maginot n'aurait offert qu'une valeur intrinsèque négligeable à la frontière allemande, dans la situation de juin 40, se limitait à une soixantaine de kilomètres de front au total entre Sedan et Rhin. Là où les Allemands se cassèrent les dents.

Si certains voient la Ligne Maginot jusque dans les Alpes, et même en Corse, nous ne considérerons que le nord-est, dont le problème est entièrement différent, de par la nature du terrain. Et là où un petit ouvrage sans appui d'artillerie se faisait balayer par la Wehrmacht en Lorraine, le même en montagne aurait pu, à lui seul, arrêter toute une division ennemie dans une vallée!

A base de canons-obusiers 7,5 cm, d'obusiers 13,5 cm (initialement baptisés lance-bombes) et de mortiers 7,5 cm ou 8,1 cm confiés à l'artillerie, la puissance variait en fonction des possibilités de l'organe de feu. La casemate (de 1 à 3 pièces selon les cas) ne couvrant que 500 déci-grades en direction, pouvait paraître huit fois moins puissante qu'une

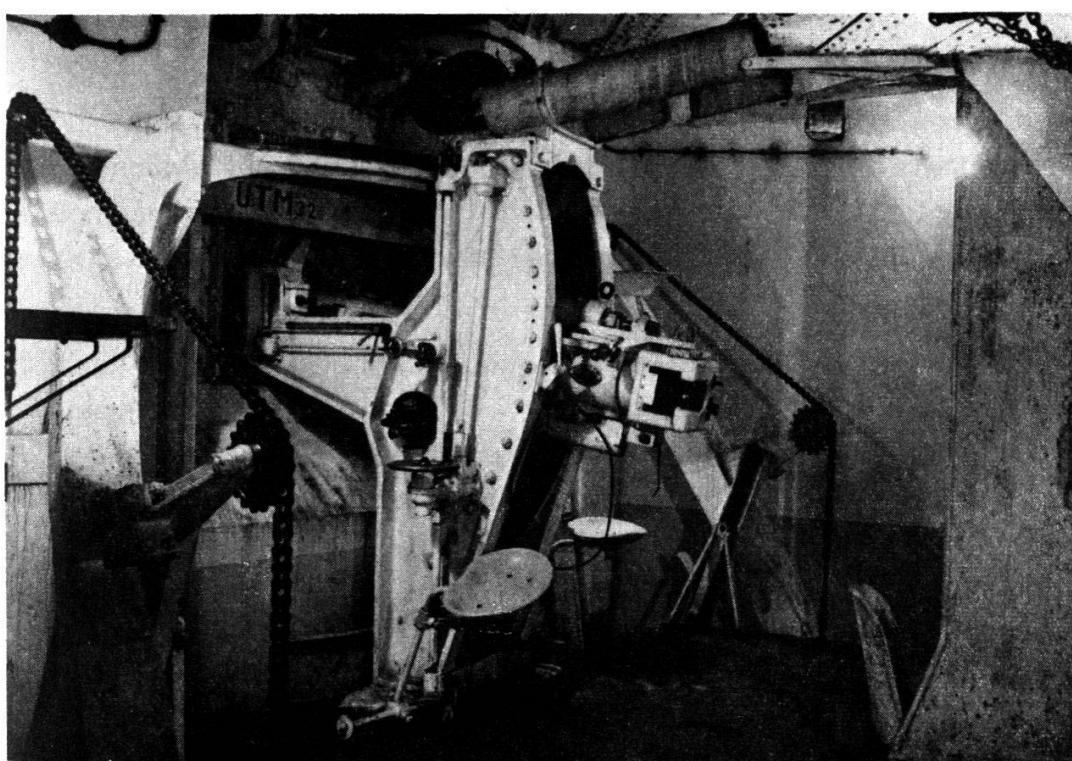


Fig. 1: Canon de casemate de 75, modèle 32, portée 12000 m. A remarquer sur la droite le grand entonnoir qui est l'ouverture du toboggan de descente et d'évacuation des douilles.

tourelle tirant tous azimuts. Il faut donc distinguer possibilités techniques ou tactiques suivant l'implantation. D'où une majorité de casemates et de mortiers en montagne, de tourelles et d'obusiers en plaine.

L'efficacité

«Il n'y a que deux pièces là-haut?» Telle était la réaction de l'artilleur de campagne visitant un bloc d'artillerie de fortresse pendant la «drôle de guerre»... Mais son moral remontait en découvrant que cette «section» sous tourelle valait à elle seule un groupe pour le moins. Et encore, un groupe invulnérable aux coups, capable de concentrer instantanément ses pièces dans n'importe quelle direction, de 0 à 6400. En effet :

- elle ouvrait le feu dans la minute en introduisant le tir d'efficacité sans réglage, sur objectif inopiné, en n'importe quel point de la circonférence, à cadence rapide, sans limite de temps, avec une souplesse phénoménale et une absolue stabilité de pointage, ceci grâce à la détermination d'une relation du jour, sorte de désaccord dans lequel entraient les éléments balistiques externes et internes,
- elle coiffait un objectif quelconque en principe du premier coup, par surprise, grâce à des préparatifs de tir qui nous avaient coûté quatre années de calculs avant 1938, sous la haute compétence du général Menjaud, artilleur, père de nos documents de tir et d'observation à lecture directe.

La fabuleuse précision (même axiale) de l'observation à base de télescopes lourds, alliée au jeu de PC confortables et d'organisations de transmissions par fils exceptionnelles complétaient le système.

Grâce à quoi, tout objectif était battu d'emblée par un tir d'arrêt de 72 coups en trois minutes pour la tourelle de 7,5 cm, de 36 coups de 13,5 cm, ce dernier projectile rappelant en explosif le 15,5 cm. Les cadences maxima pouvaient atteindre respectivement 30 et 15 coups par minute, car les munitions arrivaient à volonté, grâce à une mécanisation (palettes de 50 coups) très poussée, du magasin à munition derrière chaque pièce, par wagons, lifts et monorails aériens. De plus, l'usure des tubes pouvaient être rapidement palliée par des recharges sur place, en deux heures!



Fig. 2: Embrasure du 75, modèle 32 de casemate. Au-dessus du tube, la lunette de visée pour le tir direct antichars. A gauche, petite embrasure pour le FM de défense du fossé.

Le combat par le feu

Du point de vue tactique, si notre ligne était organisée en secteurs fortifiés (sortes de divisions de forteresse, surtout pour les troupes extérieures, dites d'intervalles), l'artillerie des ouvrages menait en réalité essentiellement un combat par le feu, entre tourelles et casemates, espacées de 5 km en moyenne pour les ouvrages d'artillerie, capables de se tirer dessus réciproquement dans les trente secondes, de nuit comme de jour, pour la défense rapprochée prioritaire.

Avec la plus grande initiative, en ne recherchant que le résultat, elle prenait à partie tout objectif à leur portée, en tir indirect, signalé par un de leurs observatoires organiques (c'est-à-dire rattachés au bloc d'artillerie en question dans le dispositif de base normal), dans le seul but de *détruire* l'ennemi. Après coup, on rendait compte du tir au PC du secteur.

En sens inverse, cette artillerie d'ouvrage recevait des demandes de l'extérieur, via le PC de secteur, venant des unités d'intervalles, qui se

traduisait par des tirs sur coordonnées, quand les observatoires périscopiques n'étaient pas en mesure de les voir, et par là de les intégrer dans leur système graphique d'observation.

Mon bloc de 13,5 cm de l'ouvrage d'Anzeling (à 9 blocs, dont 4 d'artillerie), aile droite du front des gros ouvrages de la trouée de la Moselle, et sensiblement au centre de l'ensemble allant jusqu'au Rhin, comprenait trois pièces: deux jumelées sous tourelle, la troisième armant une casemate située 15 mètres plus bas, dans le même bloc de béton. Sans jamais voir l'objectif, je me conduisais comme un commandant de batterie, responsable de ses tirs de bout en bout, après avoir été relié, sur ordre du commandant d'artillerie de l'ouvrage, à l'un des quatre observatoires cuirassés latéraux qui avait signalé l'objectif.



Fig. 3 : Tourelle de 75 à 2 tubes, modèle 33. Portée max. 11 800 m. 24 coups/minute. La tourelle est ici en position de tir. Eclipsée, elle offre une excellente protection à ses tubes. Le mot d'ordre de l'artillerie de forteresse française semble être: «Aucune volée extérieure! Toutes les armes sous protection blindées!» Si l'on songe que la fortification Maginot est née des enseignements tirés de la Bataille de Verdun et de son déluge de feu, on comprend mieux cette conception de protection quasi absolue!

Le tir

L'alerte lancée dans le bloc déclenchait alors une fiévreuse activité, tenant plus de l'usine que du soldat, sur trente mètres de dénivellation, entre PC de bloc, organe de feu et magasins à munitions.

Au PC, le ballet se jouait entre lecteur, calculateur, afficheur et transmetteurs, (sous-officiers ou soldats), orchestré par le commandant de bloc qui, ayant tout commandé et contrôlé, donnait le feu vert pour la transmission par chadburns (comme dans la marine) des ordres aux pièces.

La tourelle éclipsable, montée en batterie l'espace d'un tir, sans se soucier des bombardements ennemis éventuels inférieurs à 200 mètres — auquel cas la tourelle restait éclipsée! — ne craignait pas non plus l'oxyde de carbone ou tout autre gaz, grâce à la surpression de l'air du bloc qui les refoulait à l'extérieur.

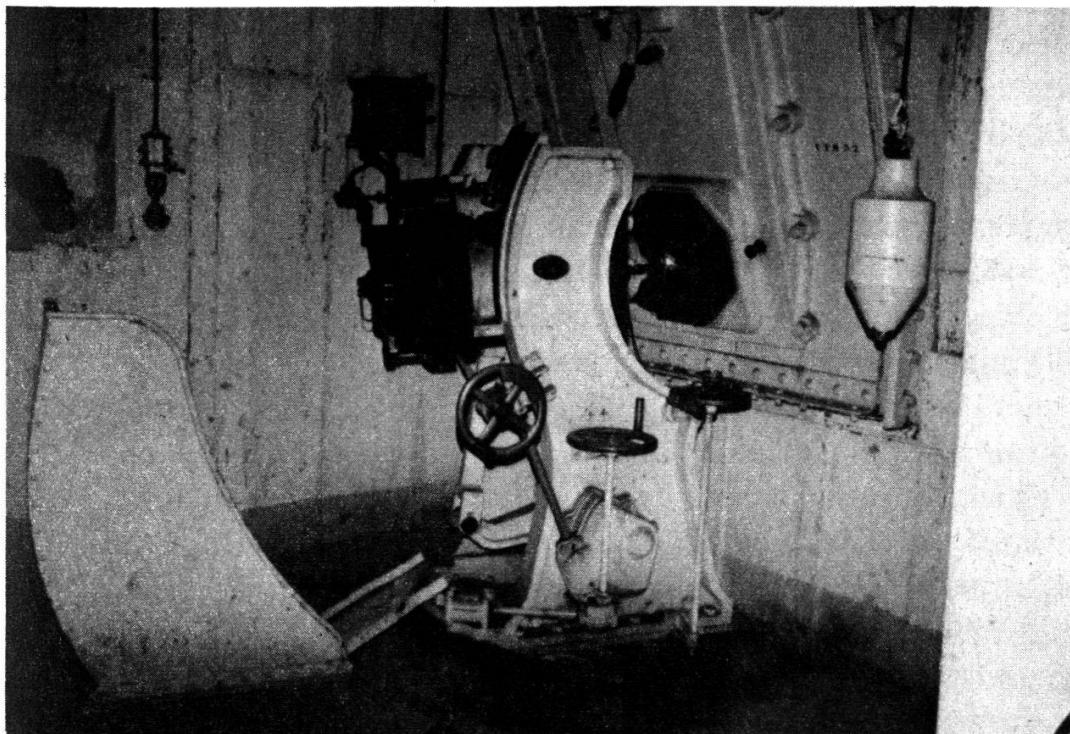


Fig. 4: Obusier de 135 de casemate, modèle 32, portée env. 6000 m. A gauche, le toboggan de descente des douilles, au mur, le lance-grenades. A remarquer le soin avec lequel l'étanchéité est réalisée au niveau de l'embrasure par une rotule d'obturation (surpression à l'intérieur de la casemate pour la lutte anti-gaz).

Une seule fois cependant, quelques jours avant l'armistice, j'eus la satisfaction de voir mon objectif! Nos ouvrages voisins du nord étaient alors attaqués par l'ennemi de l'avant et de l'arrière, notre secteur ayant été encerclé dès le 13 juin, après le retrait des troupes d'intervalles et du PC de secteur! Ma cloche d'observation auxiliaire du bloc m'ayant signalé une batterie ennemie en train de prendre position sur les arrières rapprochés du Michelsberg, l'ouvrage d'artillerie voisin, je pus concentrer tourelle et casemate sur cette malheureuse batterie de 4 pièces, juste avant qu'elle n'ouvre le feu, et la détruire entièrement, matériel et personnel, en l'espace d'une minute, à raison d'un obus de 13,5 cm toutes les deux secondes... avant de rendre compte à mon supérieur!

Une amère victoire

N'ayant pratiquement pas cessé de tirer du 14 juin au 22 juin 40, à la moyenne de 48 tirs par 24 heures et par bloc, nous devions nous retrouver seuls victorieux le 25 juin, à l'insu de la nation et même du commandement français, coupés depuis huit jours. Mais nos quelque 22000 hommes d'équipages encerclés dans la Ligne, dont les gros ouvrages auraient pu tenir deux mois encore sur leurs réserves, ne pesèrent pas lourd dans le marchandage de la capitulation générale.

Abandonnés à notre sort après avoir rendu sur ordre les ouvrages à un ennemi qui ne les avait pas conquis, nous dûmes partir en captivité le 4 juillet 1940. Mais ceci est une autre histoire!¹

A. P.

¹ Racontée par l'auteur dans son livre *Evadé de guerre, via Colditz*. En vente chez l'auteur, 38, avenue Bugeaud, F — 75116 Paris.